XVIe Année. — No 469. PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS Genève, 1er Septembre 1917.

LE RÉVEIL

COMMUNISTE-ANARCHISTE

SUISSE ET ITALIE
ABONNEMENTS : Une année, fr. 3.—; Six mois, fr. 1.50
Le numéro : 5 centimes

Adresser lettres et communications :
RUE DES SAVOISES, 6
GENÈVE (Suisse)

UNION POSTALE UNIVERSELLE
ABONNEMENTS : Une année, fr. 5.—; Six mois, fr. 2.50
Le numéro : 10 centimes

La Paix du Pape

Le chef spirituel de l'église catholique, le « représentant » du Christ sur la terre, vient d'adresser à tous les gouvernants des pays en guerre une note les invitant à entamer des pourparlers de paix. La note papale ne diffère pas de ce qu'aurait écrit le plus matérialiste des diplomates. Malgré l'infaillibilité religieuse de son auteur, la lettre pontificale ne contient pas une ligne vraiment moralement élevée.

A sa lecture on voit que ce chef d'une des églises chrétiennes est surtout un politicien, qui ne veut mécontenter personne, afin de ne point tarir la source dorée alimentant la caisse dite de saint Pierre. S'il en était autrement, le pape aurait, dès la première heure, jeté l'anathème à tous les fauteurs de guerre. Au lieu de cela, ses sous-ordres ont, chacun pour le compte de son gouvernement respectif, bénis les soldats en partance pour les lieux de tueries et jeté de l'eau bénite à la gueule des canons.

Connaissant la volonté de carnage des dirigeants de l'Europe, le vieux comédien qui occupe le Vatican s'est bien gardé d'une intervention qui, repoussée, aurait eu un effet désastreux dans l'esprit des bonnes gens qui attendent de Rome la lumière divine et qui, en retour, y envoient leurs économies ou une partie de ce qui est prélevé sur le travail des ouvriers. Si aujeurd'hui, il rompt le silence, c'est qu'il a raison de croire que sa missive ne sera pas vue d'un trop mauvais œil par certains chefs d'Etat, heureux que quelqu'un leur tende une perche pour sortir de la terrible et inextricable situation, dans laquelle leurs peuples furent jetés à la suite de leurs ambitieuses et cupides intrigues.

En elle-même, la note dn pape n'a rien de remarquable et nous ne nous y arrêterions pas, si ce n'était pour constater une fois de plus qu'une presse odieuse et aux ordres des profiteurs de la boucherie, augmente ses calomnies et hurle à la mort avec un redoublement de force chaque fois que quelqu'un parle de paix.

C'est du côté de l'Entente que les plumitifs sont les plus enragés et que les pacifistes sont représentés comme des traîtres non seulement à leurs pays mais à l'Humanité, comme si la société humaine avait quelque chose à gagner à ce que la guerre se prolonge, ne serait-ce qu'une heure. Nous ne voulons pas dire que l'infamie des maîtres des empires centraux est moins grande que celle des dirigeants alliés; loin de là. Nous les mettons tous dans le même sac et avons pour eux une haine égale, pensant que les uns et les autres sont responsables des ruines sans pareilles qui accablent l'Europe. Manifestement les centraux veulent la paix, parce qu'il apparaît bien que leur situation militaire ne saurait devenir meilleure et que, malgré leurs débonnaires affirmations, ils entendent discuter en ayant en mains, espérant qu'il leur en restera quelque chose, les territoires que leur grande force militaire leur a permis de voler.

Comptant sur de nouveaux concours, — l'armée que Wilson a promis, des divisions chinoises et d'autres peuplades nègres — les gouvernants alliés espèrent améliorer leur situation militaire et réaliser leur inavoué et inavouable programme de guerre, qui comprend au moins autant d'annexions que n'en avait souhaité l'empereur allemand. Malgré que depuis trois années les chefs d'Etat alliés nous font dire par leurs journaux que la guerre doit se poursuivre jusqu'à la fin des régimes de pouvoir personnel et de diplomatie secrète, c'est par leurs adversaires que le monde a connu leurs vastes visées sur des territoires que le plus complaisants des historiens ou géographes ne saurait leur attribuer. Pour nous, cela n'a pas été une surprise, car dès la première heure nous étions convaincus de la grande scélératesse de tous les dirigeants et n'avons jamais cru, ne fût-ce qu'une minute, qu'ils soient guidés par autre chose que la soif du gain et un pervers esprits de domination. Leurs mots ronflants sur la liberté et le droit des peuples étaient creux et macabres. C'était, d'ailleurs, une tragique ironie que de parler de guerre de délivrance à un moment où des millions d'hommes étaient envoyés à la mort, au nom de conventions qu'ils ignoraient, tandis que d'autres millions étaient condamnés à un silence absolu et à admettre, sans contrôle d'aucune sorte, des vérités officielles qui n'ont que le nom de commun avec la vérité tout court.

Depuis trois ans, ce régime de honte, de mensonges et de mort subsiste, et dès que quelqu'un parle de paix, les aboyeurs de la presse se ruent à ses trousses. Ce sont des insultes et les plus basses calomnies à l'adresse de ceux qni osent crier le désir de paix qui anime tous les humains, exception faite des sinistres malfaiteurs, les profiteurs de la guerre.

Lorsque le peuple russe se débarrassa du régime tsariste, les journaux de l'ordre ententistes exprimèrent leur satlsfaction, parce que les laquais de Nicolas étaient accusés de rechercher un accord avec les Allemands. Mais, dès que les paysans et ouvriers russes manifestèrent elairement leurs sentiments pacifiques et leur volonté de ne pas poursuivre une guerre de rapineries, les champions du droit, qui mènent la bataille à l'abri des salles de rédaction, multiplièrent les invectives à l'adresse des malheureux qui avaient voulu passer dans le domaine de la réalité ce qui ne devait être que des phrases à l'usage des gogos ou des révolutionnaires repentis. Tout fut mis en œuvre pour combattre le pacifisme russe, qui était devenu l'ennemi à un plus haut degré que les Allemands. Les révolutionnaires qui, tout en pensant qu'il n'était pas possible d'abdiquer devant les armées de l'empereur Guillaume, se refusaient à considérer une offensive avant d'avoir la certitude qu'elle ne visait qu'à libérer le territoire et non à des fins impérialistes détestables, non seulement chez les Allemands, furent accusés d'être les agents du roi de Prusse. Les journaux ententophiles de la Suisse romande, qui protestent journellement contre les pleins pouvoirs du Conseil fédéral, n'eurent et n'ont encore pas assez de sarcasmes à l'adresse des ex-sujets du tsar, qui demandent simplement pourquoi le sang doit encore couler. Eux qui, après des années de luttes terribles au milieu de l'indifférence ou de l'hostilité du monde, ont renversé un joug odieux, ils ne refusent pas d'élargir leur œuvre et d'être les champions de la rénovation humaine. Mais comme les sentiments et les actes les plus nobles furent toujours et sans exception exploités par les gouvernants, ils veulent avoir des garanties que leur marche à la mort n'aura pas pour résultat unique un plus grand enrichissement des marchands et de nouvelles oppressions. Ces prétentions légitimes et fort modérées sont cependant qualifiées d'insupportables exigences démagogiques. Nos plumitifs, qui ont usés des tonnes d'encre à honnir le militarisme prussien, n'admettent pas qu'on discute les ordres guerriers des gouvernants, quand ceux qui les donnent sont en même temps ceux qui les « éclairent » par des arguments que l'on devine palpables.

Après tous les autres, c'est le pape qui est accusé d'être un agent allemand. Est-ce que chaque fois que quelqu'un parlera de paix, il sera accuse d'être un Prussien ? Ce serait flatteur pour les sujets du roi de Prusse, puisque chez eux seulement aurait pris fin la folie guerrière qui s'est emparée de l'Europe en 1914.

Vouloir dénier à ceux qui ne sont pas chefs d'Etat le droit d'agir pour mettre fin à la guerre, c'est ravaler les hommes au rôle de bestiaux qui, eux non plus, ne sont pas consultés quant à leur envoi à l'abattoir.

Cette attitude de la presse, qui augmente notre mépris envers ceux qui poussent à la guerre tout en n'y allant pas, nous incite à faire une propagande toujours plus vigoureuse, non pour la paix du pape qui laisse sauf l'honneur des armes, mais la paix révolutionnaire expropriatrice qui, supprimant la propriété privée, cause de toutes les cupidités, pourra seule assurer la paix définitive à laquelle aspire l'Humanité.

A. A.

ÉVANGILE

Opposition

En ces temps-là, alors que Gargadouille, le nain benêt, menait parmi la cité sa vaillante personne et ses pensées étranges, il lui advint de heurter au passage un de ces rescapés de la grande guerre, réduits prosaïquement à être sustentés et abreuvés en toute conscience par l'accueillant pays des profitables hôtelleries, moyennant honnête rémunération.

« Fringant interné, fit Gargadouille, il m'est doux à songer que vous êtes d'entre ceux à qui l'aimable fatalité a permis d'aller... jusqu'au bout. La destinée est bonne, qui a voulu que, pour la survie des gouvernements, la nécessité fût de conserver du matériel humain pour l'après-guerre — ainsi parle-t-on.

Vivez donc joyeux, puisque les femmes et la vie vous sont douces et propices; et allez, ondulant, dans votre uniforme d'étoffe riche qu'il vous est loisible de ne plus porter à l'importune ordonnance. »

Ainsi parla Gargadouille, puis tourna les talons. Et l'homme d'arme pensait qu'il est au monde de pauvres gens, à qui la cervelle fut bien mal ordonnée.

Cependant Gargadouille passait déjà la tranche mince de son nez entre les lattes d'une clôture, derrière laquelle, sous l'efiort de gas massifs, s'élaboraient les fondations d'un édifice.

Puis le nain se mit à parler, comme à lui-même. Et il disait : « Ohé ! l'interné ! Pauvre bougre qui, pour cottes, porte du bleu-horizon tout las, l'outil t'a déjà repris. La vie coule vite. Roulant tout un monde maintenant dans ta tête — quel monde, vieux, et quellle pauvre tête ! — tu fermes ton cercle en revenant au point d'où tu étais parti. Tu crèves le sol du même effort. Tes vêtements reprennent la couleur de la terre. De loin, tu sembles une boule toute grise; les femmes n'en ont point pour toi.

Là, à côté de moi, dans la rue, ça vit, ça vibre. Il en passe de tes copains à qui t'as peut-être, un beau matin, rendu le grand service. Ils ne te connaissent plus maintenant, mais ils ne t'en veulent pas puisqu'ils sont heureux. La séance continue... pour eux comme pour toi.

Et tout ça, rien que pour ça. Y penses-tu ?

Quand on a assisté ainsi au fameux banquet que les puissants ont offert, faudrait tâcher à conserver au cou un morceau qui ne peut pas descendre. Tu le leur rendras, quand ils voudront que tu payes ton écot. A ce moment-là, il faudra bien que tu reconnaisses la vraie physionomie de ceux qui t'ont adressé l'invitation. »

Ce jour-là, Gargadouille n'alla pas plus avant, la foule lui ayant fait un mauvais parti.

Doux Benoit.

La Guerre et l'Exploitation de la Crédulité

Trois conférences faites à Genève
les 23 mars, 13 avril et 11 mai 1917

II

LES THÉOLOGIENS DE SALON

Les Allemands sont trop bien dressés, trop patriotes, trop abusés encore sur les causes réelles de la guerre pour se rebeller en présence de l'ennemi.

Paul Seippel
Journal de Genève, 16 avri 1917.

Rien que les Allemands ?

Encore une fois, Mesdames et Messieurs, vous allez, à mon grand regret, vous apercevoir que je n'ai rien inventé. Les théologiens, s'il en est quelques-uns dans la salle, n'ont donc à craindre de ma part aucune concurrence.

Un jour, il y a très longtemps, ma foi, une jeune princesse étant sortie dès l'aurore, suivie d'une femme de chambre de confiance, se dirigea vers le Nil aux glauques reflets où, son projet était de s'exercer à la natation.

C'était la fille du Pharaon. C'est ainsi qu'on appelait autrefois les Tzar, ou les Kaiser d'Egypte. Mais comme leurs peuples, ces monarques étaient de mœurs beaucoup plus douces. Le monde a progressé depuis.

Quelle ne fut la stupéfaction de la jeune princesse, en arrivant au bord du fleuve, de trouver un gosse, un gosse tout frais fait et vagissant au fond d'un panier.

Le panier arrêté dans les roseaux, pouvait d'un moment à l'autre être emporté par le courant. Gentiment la princesse le prit, et avec le marmot plaintif, rentra chez elle.

C'était paraît-il un jeune Israélite abandonné par une mère sans entrailles. C'est du moins ce qu'en rentrant la jeune fille a très probablement raconté à son papa.

En général, il faut beaucoup se méfier des jeunes filles, même du meilleur monde, qui trouvent ainsi des nouveaux nés au cours de leurs promenades et surtout dans leur bain. Mais ne nous laissons pas égarer par les soupçons. D'autant moins que le souvenir du petit jeune homme ainsi découvert doit être gardé précieux dans nos cœurs. Vous éprouverez même une certaine fierté à le reconnaître, lorsque j'aurai eu l'honneur de vous le désigner comme le premier et le plus grand ancêtre de Monsieur Maurice Barrès, de l'Académie Française. Oui ! c'est à cet enfant d'origine marécageuse que devait revenir la gloire de donner sa ferme base au principe des nationalités.

C'est de cela que nous allons parler, mais si nous n'avions pas bénéficié des farces de théologiens féticheurs, les théologiens de caserne, de café, de salon; les théologiens laïques, en un mot, auraient été bien en peine de nous faire les leurs. Du moins on peut le craindre, car jamais ils n'ont rien inventé. Même la poudre, de toutes les découvertes celle qui leur est la plus précieuse, a été inventée par un moine ; par un féticheur, dans le giron protecteur de notre sainte mère l'Eglise.

Ainsi, pour bien juger le principe de nationalités, pour l'admirer dans toutes les splendeurs qui s'en dégagent, devons-nous retourner en arrière. Ce n'est qu'après avoir touché respectueusement sa base, ferme et solide comme un nuage, telle qu'elle fut établie en plein centre du fétichisme, que nous pourrons suivre un si beau principe à travers ses conséquences,encore abondamment meurtrières et stérilement meurtrières, sous le pontificat des théologiens laïques.

Les hommes, les premières générations d'hommes, ai-je eu l'honneur de vous dire l'autre jour, avaient eu l'idée, pas mauvaise après tout, de réfugier leur commune misère, de la soulager peut-être, à l'abri d'une tour si haute qu'elle atteindrait le ciel.

Mais aujourd'hui nous parlerons sérieusement. Le ciel n'est pas un endroit comme la Servette ou Chantepoulet, comme le Kursaal ou la Pension Mathey. C'est une image, très belle même et entre toutes chère aux poètes : c'est l'image du bonheur.

On dit bien que les poètes sont fous, mais laissez dire les personnes qui ne les comprennent pas.Ils ont au contraire fait preuve d'une lumineuse clairvoyance, en plaçant le bonheur si haut que personne n'y peut monter seul, et en montrant que si on peut l'effleurer avec la main d'une petite amie bien sage, entourés de jolis enfants tendres, il faudrait pour l'atteindre, le saisir peut-être, être tous ensemble, bien d'accord et réunis de façon à pouvoir déployer ce que serait la puissance de la grande et unique famille humaine.

La Tour de Babel représente donc la plus haute des conceptions humaines ; ou l'absorption des conceptions sociales diverses dans une conception religieuse universelle. Chacun apportant le concours de ses efforts individuels ; chaque peuple acceptant sa part des sacrifices nécessaires à la réalisation d'une si haute pensée, les intérêts qui divisent les hommes, et ceux qui divisent les peuples, devaient se résoudre, s'absorber et se fondre, dans un sentiment proprement religieux, dans le culte de l'idéale fraternité humaine.

A défaut d'être facile à réaliser, l'idéal des constructeurs de la Tour de Babel est très facile à concevoir, à la condition toutefois que le Dieu des armées veuille bien ne s'en pas mêler.

Suivant hélas ! un vieil axiome, d'après lequel il faut diviser pour régner, les théologiens fétichеurs introduisirent justement ce Dieu-là dans l'affaire, afin que dans son infinie bonté il y introduise la discorde pour en nourrir ses prêtres et ses pasteurs per *omnia secula seculorum.*

Et c'était là une riche idée, car depuis, pour que les hommes soient infiniment heureux quand ils sont morts, et ne peuvent plus s'en apercevoir, le bon Dieu a fait tout ce qu'il fallait pour qu'ils soient atrocement malheureux pendant qu'ils vivent et peuvent d'autant mieux s'en apercevoir qu'ils sont vivants. Son premier moyen pour obtenir un si joli résultat fut, par la confusion des langues, de rendre peut-être à jamais impossible une bonne et cordiale amitié entre des hommes essentiellement identiques, mais, depuis, rendus accidentellement différents par leurs manières nuancées d'exprimer les mêmes choses.

Voilà déjà sous nos yeux, le premier des précieux éléments dont la synthèse formera le principe des nationalités. Principe dont le culte barbare devait exiger plus de martyrs à lui tout seul que la peste, le choléra, l'alcoolisme, tous les vices et toutes les maladies ensemble n'ont jamais fait et ne feront jamais de victimes.

Mais la différence de langages n'est encore, pour être précieux, qu'un tout petit germe. Après, les hommes reçurent encore du ciel, les différentes manières de prier le bon Dieu qui entraînèrent, dans les différentes races, les différences de coutumes et autant de prétextes de se haïr, de se battre, en un mot, de se faire mutuellement et désespérément souffrir.

C'est pour faire fructifier toutes ses bénédictions du ciel sur la terre que les théologiens, après Jehovah dispensateur, inventèrent encore le grand Panisraéliste, précurseur du Pangermanisme, du Panslavisme, de tous les autres Panmuflisme, qui devait se charger d'introduire dans la vie d'un peuple les fines complications nécessaires au malheur de tous les autres.

Je vais bientôt reprendre l'histoire éminemment démonstrative de ce premier ancêtre de Monsieur Maurice Barrès, de l'Académie Française, deuxième et très prudent président de la Ligue des Patriotes. Il est bon toutefois de s'apercevoir auparavant que ce sont aujourd'hui et dans toutes les nations, les plus fougueux antisémites qui, le plus dévotieusement, chérissent un principe installé pour la première fois à la base des plus cruelles illusions humaines par un sémite.

Le détail est mince, j'y insiste pourtant parce qu'il suffit à faire apparaître que la question de race, soulevée comme tant d'autres dans le même but, n'est qu'un grain de la poudre jetée aux yeux des Slaves, des Latins, des Germains, des Berbères et des nègres pour les empêcher de s'apercevoir qu'ils pourraient être très bons amis.

Reprenons donc maintenant les choses dans l'ordre où Dieu les a voulues. Car c'est toujours Dieu qui veut les choses. Les hommes... ? C'est des bœufs, de dociles bœufs !

Au baby flotteur, qu'elle venait de trouver dans un panier, lancé à la dérive sur les flots du Nil, la jeunepr incesse donna le joli nom de Moïse; ce qui, paraît-il. veut dire « sauvé des eaux ». Ensuite, l'ayant rapporté sous le bras de sa femme de chambre, elle obtint qu'il fût traité au palais comme l'enfant de la maison.

Mais veuillez m'excuser, Mesdames et Messieurs, j'ai toujours eu scrupule d'introduire qui que ce soit en erreur et je ne voudrais pas, s'il se trouvait, par hasard, quelques crédules dans la salle, que, de cette expression ci-dessus employée : « comme l'enfant de la maison », ils puissent induire que les maisons, dans ce temps-là, faisaient des petits. Il se passait alors des choses très surprenantes évidemment, mais, tout de même, si les théologiens ont accouché de sottises grosses comme les Pyramides d'Egypte, il faut leur rendre cette justice qu'ils n'ont pas soufflé mot de maisons accoucheuses. Apparemment, il n'y ont pas vu d'utilité. Sinon ! mes frères, mes sœurs, qu'est-ce que nous aurions pris encore.

J'ai seulement voulu dire que la jeune princesse avait si bien fait auprès de son père, le Grand Pharaon, que Moïse avait été reçu au sein de sa royale famille comme peu de familles bourgeoises recevraient aujourd'hui un nouveau-né miraculeusement sauvé des eaux, les eaux seraient-elles même parfumées.

Pour se montrer reconnaissant de cette faveur spéciale, Moïse eut à cœur, dès l'adolescence, d'établir la supériorité de sa race sur celle de ses bienfaiteurs. Il fit cela d'un coup de couteau. Il n'y a rien de tel. D'un coup de surin il passa au travers d'un Egyptien.

C'était, il est vrai, pour mettre fin à une querelle. D'avance il se montrait ainsi au courant de la manière théologique de faire vivre les gens en paix.

Sa victime enterrée, le meurtrier prit la fuite. Traversant le désert, il parvint au pays des Madian, où il prit pension chez un nommé Jethro qui lui confia son bétail et lui donna sa fille.

C'est dans ce pays de Madian que, par un procédé rarement employé depuis, le Créateur fit à Moïse une série de confidences relatives à l'organisation légale du meurtre entre ses créaturès préférées. A cet effet le Créateur mit le feu à quelques herbes sèches et, aussitôt en flammes, les herbes se mirent à bavarder, sous le nom désormais célèbre de « Buisson ardent ». Moïse, qui justement gardait les vaches dans les environs, s'approcha de la flamme pour lui donner la réplique. De sa conversation avec le buisson causeur, un conférencier sans doute, il recueillit les premiers éléments d'un programme nationaliste, que Dieu se réservait de compléter lui-même plus tard, mais qui, si complet soit-il, se laissera toujours ramener à ces trois brefs articles :

« Croissez — multipliez — battez-vous ».

Une fois ces très claires et simples notions en tête, Moïse retourne en Egypte pour les appliquer, en vue d'un bouleversement général. Effacer le souvenir de l'assassinat, n'est pour lui qu'un jeu. Le Pharaon aime les tours d'adresse, et il en sait d'épatants. En concurrence avec les prêtres égyptiens, qui passaient pour très malins dans la partie, il fait du sang avec de l'eau, il fait pleuvoir des grenouilles et des sauterelles, surtout il montre une baguette qui avale des serpents et des serpents qui avalent une baguette. Avec de pareils talents, que ne ferait-on d'un peuple crédule ! On devient même le favori d'un empereur. C'était le cas, encore hier, de Raspoutine, auprès de l'ancien Nicolas, retiré depuis, après fortune faite.

Moïse profita de la liberté conquise grâce à ses succès de prestidigitateur, pour monter la tête à ces poires d'Israélites sur la liberté nationale, qu'ils doivent avant tout conquérir par la fuite, et sur l'honneur national ensuite, dont ils doivent bientôt se parer en se battant comme des chiens avec d'autres peuples, qu'il leur faudra pour cela aller chercher de l'autre côté du désert.

Les Israélites se trouvaient pourtant pas mal avec les Egyptiens. Mais ils avaient une manière différente de prier le bon dieu ! Voilà qui est grave. A défaut de la liberté nationale d'aller s'esquinter le tempérament tous ensemble pour la gloire de Moïse, chacun jouissait au moins en Egypte de la liberté particulière de boire quand il avait soif et de manger des dattes, quand il avait faim, rien qu'en se baissant. Le séjour au désert est moins agréable que dans la fertile vallée du Nil. Le désert est très grand et très sec. Comme tout ce qui est stérile et malsain dans la création, le créateur a fait le désert immensément grand. On n'y boit et on n'y mange qu'avec sa permission, et encore seulement grâce à de providentiels et rares miracles de sa bonté. Mais la liberté nationale d'un peuple exige qu'il compte sur de pareilles abracadabrances pour devenir digne de supprimer la liberté nationale d'un autre peuple. Pour ces bonnes raisons, et entraînés par la promesse de massacrer bientôt des gens qu'ils ne connaissaient pas, les Israélites suivirent Moïse à travers la mer Rouge, séchée par le bon dieu pour la circonstance, et parvinrent au désert.

Après bien des péripéties dans le désert, après bien des difficultés, que le grand ancêtre de Monsieur Maurice Barrès, de l'Académie Française, très prudent et second président de la Ligue des

Patriotes, surmonte par une série de tours d'escamotage, comme il en faudra toujours faire pour décider les hommes à se massacrer entre eux au seul profit de quelques journalistes et de leurs commanditaires, toute la bande arriva au pied d'une haute montagne.

C'est là que le Dieu de la guerre en personne va très aimablement compléter les renseignements du buisson conférencier.

Comme de nos jours le général Cherfils gravit la Butte Montmartre pour s'entretenir en cachette avec le sacré cœur de Jésus, Moïse, dans ce temps-là, est grimpé sur le Mont Sinaï pour entendre les secrets de Jéhovah. Et, comme de pareils sujets se traitent toujours en comité ou en consistoire secret, il attendit, sous divers prétextes, que le sommet de la montagne disparaisse enveloppé sous les sombres voiles d'un gros orage.

Malgré tant de précautions, l'affaire restait compliquée. Le créateur, d'abord unique, était devenu plusieurs. Non pas qu'il se fût déjà coupé en tranches, comme dans l'eucharistie, mais, sans avoir encore été érigé en principe, le nationalisme avait, un peu partout, fait des progrès, comme de nos jours nous avons vu du phyloxéra. Depuis la dispersion des ouvriers de Babel, beaucoup de petits groupes de familles humaines, beaucoup de peuplades errantes, pour constituer une nation, dans toutes les règles de la sauvagerie, et pour se faire envoyer à la guerre à tout propos, avaient choisi un Dieu national, — les uns Baël, d'autres Moloch, ou Typhon, Ammon, etc., tous tirés de la famille des Elohim.

Mais tout ne s'arrange-t-il pas ! Il suffisait d'y penser. Il devait être même très facile, si l'on en juge d'après ce qui se passe aujourd'hui, de faire bien sentir aux Israélites que leur Dieu à eux, Jéhovah, était de beaucoup le plus enragé des Elohim. Aussi, après quelques difficultés encore, cependant, Israël, et pour bien des siècles, est-il devenu le plus enragé des peuples.

Pendant que, sur la montagne, les pourparlers législatifs se poursuivaient, enveloppés de nuages, comme toujours, le peuple, resté en bas et s'ennuyant comme du vin en carafe, s'était fabriqué un veau d'or, pour se réjouir de la promesse de l'or, qu'il croyait beaucoup plus sérieuse que celles de Moïse.

Le veau promettait même si bien de grandir, et était si agréable à des yeux cupides, qu'en signe d'adoration tous les Israélites s'étaient mis à danser autour. C'est au plus beau de cette chorégraphie, encore en usage devant le guichet des banques ou des sociétés de crédit et à la bourse, que Moïse surprit le peuple de Dieu, en sortant du grand conseil des nuages.

Pour remettre de l'ordre dans son armée, il rapportait bien la loi du ciel, mais ce n'est pas grand'chose pour maintenir des hommes unis dans les intentions inhumaines, dont, comme M. Barrès aujourd'hui, il s'était fait l'inspirateur.

Par prévoyance, heureusement, le grand ancêtre de nos plus sinistres farceurs actuels, avait fait dactylographier la loi du ciel sur deux pesants blocs de pierre. On ne sait jamais ce qui peut arriver ! Grâce à la brutale pesanteur des pierres, Moïse va se trouver en possession de la seule véritable force que puisse avoir une loi tirée des brouillards de la convoitise pour être répandue dans les brouillards de la crédulité.

Cassant donc les deux grosses pierres sur la tête des danseurs, le grand chancelier du bon Dieu interrompit la danse. Nulle meilleure preuve ne pouvait être donnée à un peuple de la toute-puissance de son Dieu.

Sachant désormais ce que parler veut dire, sur un signe, les Israélites se mirent aussitôt à fondre le veau, pour faire, avec l'or, une armoire qui, sous le nom d'Arche Sainte, devait servir à emporter, même en voyage, les frappants décrets de Jéhovah. « Gott mit uns. » Le cri de guerre inscrit sur les casques allemands, dérive en ligne directe, comme un rayon sort du soleil, de la manière de procéder de Moïse. Remarquons encore ceci, que l'or, fruit des efforts du peuple, sous prétexte de piété tombait du même coup entre les mains du confident de Jéhovah. N'en est-il pas encore ainsi de nos jours ?

Le peuple, évidemment, en l'adorant. prenait l'or pour ce qu'il ne sera jamais à lui tout seul, une source de bonheur, mais il adorait après tout l'œuvre de ses mains. L'or, à un certain point de vue, peut être pris comme symbole du travail, et peut, à ce titre, être l'objet d'un culte. Depuis, les pauvres Israélites ont adoré l'arche sainte, ce qui est beaucoup plus coupable, puisque, par dessus le marché, c'est idiot.

Grâce à la force, donc, les Israélites tombèrent, d'une erreur dont ils pouvaient être ramenés, dans une faute peut-être irréparable. La force, la brutale pesanteur des pierres, transformant l'or en idole, donna à Dieu la force d'abrutir le peuple. Et c'est ainsi que, l'un portant l'autre, l'or et Dieu se sont répandus ensemble dans le monde et l'ont empoisonné. Car, il ne faut pas être bien malin pour s'en apercevoir, c'est toujours avec des bibelots sacrés, ou soi-disant sacrés, comme l'arche sainte, avec des croix, des étendards, des croissants, que, sous prétexte de Jéhovah, de Mahomet, de l'« Alter Gott », on fait prendre aux peuples des vessies pour des lanternes. On leur fait crier : « Gott mit uns ! Dieu et mon droit ! » Et, « in petto », leurs chefs pensent « mon ambition », « ma galette », « mon prestige ».

Dans le langage moderne, M. Bethmann-Hollweg a traduit le sentiment des « Junkers » et des militaires du grand état-major allemand par la formule désormais célèbre : « Noth kennt kein Gebot ».

« Noth » veut dire « nécessité ». C'est-à-dire qu'une force est accumulée, qu'elle se détendra nécessairement dans le sens de la moindre résistance. « Kein Gebot » veut dire « pas de loi », « pas d'obstacle capable de la retenir », et désigne donc le sens de la moindre résistance.

Ainsi, quand une expression du principe des nationalités se trouve gonflée de poudre jusqu'à en crever, une explosion, fatalement, se produit, et c'est toujours, comme par hasard, dans la direction d'une autre expression plus faible du même principe des nationalités. L'honneur national du plus fort vient toujours l'exiger au moment opportun.

L'honneur national de la Suisse n'a jamais exigé que son armée fasse irruption du côté de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Autriche ou de la France. La Suisse n'étant pas assez grande, ne peut ni devenir « Noth », ni trouver de « kein Gebot », mais, dans ces dernières années, les successifs « Noth » ont été la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne, faisant explosion vers les « kein Gebot » du Maroc, du Transwaal, du Congo et de l'Est africain.

Il arrive quelquefois que « Noth » rencontre un reverbère, comme la Russie au Japon, qui n'était pas du tout « kein Gebot » et s'est rebiffé, contrairement à l'attente des « milieux bien informés » de Saint-Pétersbourg, pardon ! Pétrograde. Il est très grave d'oublier que la capitale d'un pays allié a changé de nom, mais une erreur comme la guerre faite par la Russie au Japon est beaucoup moins grave. Quelques milliers ou centaines de milliers de moujiks y laissent leurs malheureux os après des tortures sans nom, les « milieux bien informés » s'informent autrement pour retrouver leur galette, et l'honneur national ressort tout neuf de la bagarre.

Pour le moment les deux groupes de belligérants, encercleurs et encerclés, se croient chacun « Noth ». Au moins font-ils semblant de le croire. Un des deux sera-t-il « kein Gebot » ? on ne sait pas encore. Peut-être se seront-ils mutuellement dévorés avant le résultat escompté favorable des deux côtés.

Si concise cependant que soit la formule désormais célèbre de monsieur Bethmann-Hollweg, la même idée apparaît plus précise dans l'expression populaire : « ôte-toi de là que je m'y mette ». Celle-là est au moins sincère, sans ambages. Et voilà le but qui apparaît après le moyen. La loi qui découle du principe des nationalités se résume alors toute entière en ces peu de mots :

« Croissez, multipliez, battez-vous au nom de Dieu, du droit. de la justice et de l'honneur, pour tuer les habitants d'une nation voisine et plus faible, et avec leur vie leur prendre le fruit de leurs travaux ».

D'après une pareille loi, lorsqu'elle est appliquée avec tout le respect que mérite l'idéal le plus élevé que pourrait se proposer la plus sombre brute des forêts équatoriales, l'ordre social et idolâtre, les cultes et les conseils de guerre, les règlements sur les pompes funèbres, le mariage et la boucherie, les décrets sur l'hygiène, la presse et la malpropreté publique, les ordonnances pour l'enlaidissement des beaux sites par les moyens de la réclame, des affiches, des statues et des emblèmes patriotiques, sont réunis, almagamés en un seul bloc hérissé de baïonnettes et soumis aux caprices d'un Dieu toujours offensé à mesure qu'il se venge et ainsi perpétuellement en colère contre des peuples soigneusement gardés crédules et ignorants.

D'après cette loi, si elle est rigoureusement appliquée, on ne peut pas se marier, se faire enterrer, faire un enfant, ou ne pas le faire, abattre un veau, pétrir une boule de pain, sans le concours des prêtres et des gendarmes. Mais tout le monde doit, par force ! payer librement des canons et des munitions en tout temps et, bon gré mal gré, prendre non moins librement les armes forgées pour envahir le pays voisin, dévaster les campagnes, détruire les œuvres de l'art et de l'industrie, et assassiner les habitants, aussitôt que cela plaît à quelques journalistes. D'aussi belles institutions, formées dans les brumes amoncelées sur le Sinaï devaient rebondir des chefs d'Israël jusque sur les papes et, de ce point central rayonner sur tous les chefs d'Etat, sur tous les fricotteurs de la politique, de la finance, de l'industrie, du clergé et enfin du journalisme, dont tous les organes, à peu, très peu d'exception près, sont au service du meurtre et de l'escroquerie.

Tombé des nuages sur ce fond vaseux, le principe des nationalités ne peut donc se reconnaître qu'à la façon dont il doit se dévouer toujours lui-même, sous peine de disparaître, noyé dans le grand fléau, tant redouté des théologiens laïques et féticheurs, qu'on appelle « la paix ».

Les différentes manières de prier le bon Dieu ont, au commencement, déclenché les plus féroces manifestations du principe des nationalités. Avant l'ère qui, sans qu'on puisse savoir pourquoi, on appelle « chrétienne », les peuples, pendant des siècles, ont été employés à se casser des idoles sur la tête. Depuis on leur fit croire que l'honneur respectif des fidèles et des infidèles exigeait qu'ils s'entrégorgeassent, pieusement divisés entre le culte de Mahomet et le culte de notre très amène Dieu de colère. Plus tard et non moins ignominieusement les adorateurs du même Dieu devaient se sauter à la gorge. Tandis que le devoir des catholiques exigeait le pieux massacre des réformés, le droit des réformés se trouva être de massacrer les catholiques — c'était bien entendu pour le triomphe de la justice, qui n'en est pas moins restée boîteuse, et pour les progrès de la civilisation.

L'honneur, le droit, le devoir, la justice et la civilisation, ont ainsi formé un pont de mots creux, ces mots ayant été soigneusement vidés de leurs sens, entre les théologiens féticheurs et les théologiens laïques.

Que signifient vraiment tous ces mots ? Si j'accepte le mot, mon honneur exige que je fasse un équitable partage entre mes intérêts matériels et mes intérêts moraux. J'ai besoin, par exemple, de manger pour vivre, avec plaisir je me régale d'une bonne choucroûte arrosée de bière fraîche — mon intérêt moral est que je ne m'en empiffre pas à l'égal d'un jeune porc, au point de dégoûter l'assistance. Je qualifierai cet égal partage entre deux intérêts opposés de « respect de moi-même ». Ce mot me suffit d'autant mieux qu'il m'indique l'indispensable condition du respect que je dois aux autres. Mais du moment qu'à propos de bottes on en vient à employer un terme nébuleux comme « honneur », on en viendra bientôt à faire croire aux crédules que leur honneur exige qu'ils manquent de respect pour leurs semblables jusqu'au point de leur enfoncer une baïonnette dans le ventre.

(A suivre,) H. Comte de Fitz-James.

Michel BAKOUNINE

L'Organisation de l'Internationale

Prix : **5 cent.** *l'exemplaire ;* **3 fr.** *le cent, franco de port.*

L'Anarchie en Russie

La *Gazette de Lausanne* vient de publier trois remarquables « Lettres d'un Russe sur l'anarchie dans son pays ». C'est la réponse d'un écrivain honnête, qui s'était déjà signalé par d'autres écrits fort documentés sur les conditions de la Russie, aux divagations idiotes et méchantes, parues ces derniers temps dans les journaux ententistes.

L'auteur, qui n'est certes pas un anarchiste, ne nie pas « l'existence de toute une série d'incidents de type anarchique » et trouve « incontestablement regrettable » le fait de s'emparer de suite, sans attendre la Constituante, des terres des propriétaires. Mais il nous montre les événements sous leur vrai jour et n'hésite pas à dire, en parlant des « têtes chaudes », que « ces gens sont précieux dans le sens social ; il sort de leur milieu des hommes d'ac-

tion, des martyrs de l'idée révolutionnaire, des héros ». Sa conclusion est que l'anarchie tant redoutée n'est que « la voix puissante de la vie sortant du fond de l'âme d'un peuple immense, au moment du travail créateur le plus intensif».

Voici la partie la plus intéressante de ces lettres, où « l'anarchie agraire » et « l'anarchie du front » sont clairement expliquées :

L'étude économique et statistique de la question agraire russe démontre que, au XIXe siècle déjà, dans les années 1870-80, les paysans, placés dans des conditions extrêmement pénibles par la réforme libératrice de 1861, se trouvaient en face du dilemme suivant : ou bien être condamnés à disparaître peu à peu complètement, ou bien obtenir une extension radicale de la propriété terrienne par les paysans qui forment le 85 % de la population de la Russie.

Tout ce que le gouvernement tsariste entreprit dans ce but ne fut jamais, bien entendu, que l'expression des intérêts de la noblesse ; ce ne pouvaient être que des palliatifs qui n'apportèrent presque jamais de soulagement au sort de la classe paysanne. Pendant la grande famine de 1891-92, la disparition progressive du peuple russe se dessina sans doute possible.

Voici la liste des grandes famines qui désolèrent la Russie dans ces derniers temps, famines telles qu'il n'y en eut dans aucun autre pays de l'Europe : 1891, 1892, 1897, 1898, 1901, 1902, 1903, 1905, 1906, 1907, 1908, 1911, 1912, et, en partie, 1914. Toutes embrassaient de 10 à 29 gouvernements à la fois. Et nous ne mentionnons pas celles de moindre importance.

Dès 1891-92 les idées et le mouvement révolutionnaires se ravivèrent rapidement et prirent plus d'extension, et cela aussi bien parmi les intellectuels que parmi les ouvriers et les paysans. En 1917. ce fut la deuxième solution du dilemme formulé plus haut qui l'emporta. Ainsi, « l'anarchie agraire » de 1917 n'apparaît plus que comme la continuation de ce même mouvement en avant de l'histoire du peuple russe, seule issue de salut possible pour la classe des paysans. Donner à ce mouvement le nom d'anarchie n'est possible que si l'on considère comme anarchique en général la lutte des classes sociales dans le processus de l'histoire. Ce qui se produit en Russie, c'est la lutte des paysans contre la noblesse, des classes travailleuses contre les classes dominantes. La Prance de 1789 90 nous donne l'exemple d'une lutte semblable, y compris les expropriations des terres nobiliaires, et l'histoire nous en montre aussi dans d'autres pays.

Il faut bien se mettre dans l'esprit que la révolution russe n'a été qu'une révolution politique que pendant les premiers jours. Dans la suite, en vertu du dilemme agraire formulé plus haut, elle est devenue fatalement une révolution sociale, ce qu'elle restera, quoi qu'en disent les théoriciens de la social-démocratie russe qui ne voient dans la classe paysanne russe qu'une « petite bourgeoisie ». Et dès que la chaudière dans laquelle bouillonnaient les rapports agraires russes a été débarrassée, par la guerre et la révolution, du lourd couvercle de l'ancien régime, l'ébullition de la lutte de la classe agraire a immédiatement agi.

La soi-disant « anarchie sur le front russe » apparaît comme une conséquence inévitable de l'anarchie agraire. En effet l'armée russe, composée surtout de paysans, se trouve en présence du dilemme suivant : en avant, la mort ; en arrière, le partage des terres et le bien-être.

Les soldats-paysans m'écrivaient depuis longtemps : « Pourquoi ne pas mourir si cela en vaut la peine? » Dès le début des hostilités il a été dit à la Douma que le peuple russe ne désirait pas de guerre, et que cette guerre n'était pas populaire au sein de la masse de la population. Les affaires intérieures l'occupaient entièrement, bien plus que les affaires extérieures. A la veille de la déclaration de gnerre, lors de la visite de Poincaré à Petrograd, la révolution commençait déjà : il y avait déjà des barricades dans la capitale.

En 1914, comme en 1903, du temps de Plehve, la crainte de voir éclater la révolution fut, pour l'ancien régime, un des motifs, sinon de commencer la guerre, du moins d'en menacer. Rappelons ici les mots du fameux cleptocrate Soukhomlinof, prononcés à l'adresse des empires centraux : « Nous sommes prêts. » L'organe de P. Milioukof et des cadets, le *Retch* exprimait déjà à ce moment la crainte que les toasts et les discours ne finissent tristement pour la Russie.

Tout récemment encore à la Douma, le ministre octobriste Godnef constatait que le peuple russe ne désirait pas la guerre.

Voilà donc quelle est la psychologie du peuple russe, dont doivent tenir compte les gouvernants qui cherchent à venir en aide à leurs alliés. L'ambassadeur d'Angleterre à Petrograd, en félicitant la foule russe à l'occasion de la reprise de l'offensive, a fort justement ualifié de « surhumains » les efforts de la Russie dans cette direction. Les faits cités plus haut ne font qu'illustrer ces paroles.

On peut maintenant considérer comme officiellement constaté par des ordres du jour, des discours et des documents que, en 1914 déjà, au moment où des troubles fréquents éclataient parmi les réservistes envoyés à la guerre, l'ancien régime expédiait souvent, lui aussi, les soldats au front contre leur volonté. Ces troubles furent, entre autres, l'un des motifs d'interdire immédiatement la vente de la vodka dans l'empire. La chute de l'ancien régime devait nécessairement entraîner après elle la cessation de ce système d'envoi forcé au front. Et alors apparut naturellement la vraie opinion du peuple, celle qu'il est coutume de cacher partout en temps de guerre, à savoir la profonde aversion qu'avait pour la guerre la masse du peuple russe, de tout temps pacifique.

Tels sont les faits. Si on en reconnait l'existence, il devient clair que la presse occidentale a exagéré le rôle des extrémistes dans ce qui se passe en Russie : ils ne sont pour rien dans un très grand nombre de cas. Dans la soi-disant « anarchie du front », par exemple, le pacifisme du peuple russe a joué un beaucoup plus grand rôle, de même que la question agraire et en général la lutte sociale.

Espérons que certains anciens révolutionnaires, aujourd'hui guerriers en chambre, tout particulièrement indignés que le peuple russe ne se préoccupe pas uniquement de la guerre, des opérations militaires et de l'œuvre de mort, mais cherche d'emblée à faire triompher sa fière devise : « Terre et liberté! » finiront, eux aussi, par juger des événements avec plus d'équité.

Idées révolutionnaires

On a prétendu que la Révolution, de même que la foudre et le vent, est un fait de la nature, et que l'homme ne saurait la hâter d'un seul instant. C'est une des nombreuses subtilités philosophiques que des savants bourgeois nous ont inculquées. Auteur ou instrument, l'homme est toujours l'agent, l'acteur principal des transformations sociales. L'histoire est faite par des hommes ; plus ils sont conscients de leur but et plus les hommes conscients sont nombreux, plus sûre et rapide est la marche du progrès. L'individu ne peut pas beaucoup, mais les masses peuvent tout. Lors même que nous ne serions que des instruments aveugles de la fatalité historique, eh bien ! ce serait la fatalité historique qui nous pousserait à agir, à nous unir, à nous dévouer. Qu'on accepte l'explication qu'on veut, qu'on se rallie au système philosophique qu'on veut, mais qu'on s'unisse et qu'on se dévoue. De même, d'aucuns mettent leur cerveau à la torture pour savoir si l'homme se dévoue pour son intérêt ou son plaisir, ou s'il se dévoue contre son intérêt et malgré son déplaisir. C'est encore une question byzantine, une discussion de l'origine relative de l'œuf et de la poule. Il faudrait commencer par savoir ce qu'on entend par plaisir. L'individu qui pour sauver la vie d'un autre sacrifie la sienne, ne se fait pas de bien et il n'est pas vrai que l'homme qui donne sa vie pour une idée soit insensible à la douleur de mourir et à celle de voir souffrir les êtres qui lui sont attachés. Ces généreux agissent, tout en sachant de se faire du mal à eux-mêmes, parce qu'ils se sentent liés par des liens invisibles, mais très réels, à leurs semblables, et suivent l'impulsion du sentiment de sociabilité qui s'est greffé dans leur nature. Mais, quoi qu'il en soit de ces disputes scientifiques, le fait reste qu'il y a des hommes qui sacrifient leur plaisir individuel au bien-être social : et il y en a qui, au contraire, sacrifient les autres à eux-mêmes. Les premiers méritent d'être encouragés, les autres doivent être flétris. Les premiers nous inspirent sympathie, amitié, reconnaissance ; les autres dégoût.

Trop de philosophie individualiste nous amènerait à embrasser le bourgeois, notre ennemi. En outre, à force de philosopher sur l'égoïsme, on devient égoïste. Or, sans hommes qui se dévouent on ne fait pas de révolution— on ne fait pas même un grève. Pourhuoi l'ouvrier sans travail se refuserait-il à remplacer le gréviste? Serait-ce dans l'intérêt de son avenir ? Mais il lutte pour l'existence du moment, et, s'il succombe, il n'y a plus d'avenir pour lui. Egalement on aura beau dire et prouver aux milliers des victimes de l'exploitation capitaliste qu'ils doivent se révolter, que leur intérêt est plutôt d'aller en prison, voire même de se faire tuer, que de se laisser tous les jours voler, torturer, fouler aux pieds... Il y en aura beaucoup qui trouveront qu'il est préférable de souffrir l'esclavage et la misère que d'aller en prison... La théorie de l'intérêt personnel est fausse et éminemment anti-révolutionnaire. Elle ne convient qu'à la bourgeoisie dont elle rend à merveille les sentiments ; mais elle fait un tort immense aux ouvriers dont la force et l'espoir consistent dans le sacrifice mutuel.

⁂

Il est temps d'expliquer ce que nous entendons par Révolution.

Les socialistes étatistes, lorsque par moments ils se disent révolutionnaires (le plus sonvent, ils s'en défendent), entendent par Révolution une émeute qui les porterait au pouvoir. Le peuple se battrait ; puis il élirait ou laisserait se constituer un comité ou conseil, grand ou petit, central ou local ; et il chargerait ce comité ou conseil d'accomplir la Révolution, c'est-à-dire de mettre en commun la propriété, d'organiser la production, etc., quitte à le renverser et à le remplacer par un autre s'il n'exécutait pas fidèlement le mandat reçu.

Nous, anarchistes, nous croyons que le conseil ou comité n'en ferait rien d'abord, mais songerait plutôt à se faire un parti et à se pourvoir d'une force militaire poua rester au pouvoir et se moquer du peuple. Ensuite, s'il tâchait de faire quelque chose, il se constituerait, lui, comme représentant de l'Etat, grand propriétaire de toute la richesse sociale ; il nommerait sans cesse des administrateurs et des directeurs, il fixerait des heures de travail obligatoire pour tous les ouvriers, lèverait des impôts sur la production, s'enrichirait et enrichirait ses dépendants et partisans et réduirait la masse dans un état d'esclavage pire que l'actuel. Et tout cela parce que le peuple, ayant initié la Révolution à ses risques et périls, aurait abdiqué, après la victoire, dans les mains de quelques individus, fussent-ils les meilleurs.

C'est parce que le peuple sent instinctivement le danger d'être déçu, qu'il hésite à engager la lutte et croit parfois être condamné à rester éternellement l'esclave et le jouet de quelques-uns. Il faut le rassurer ; il faut lui dire de la façon la plus claire et la plus précise comment il peut éviter de devenir la proie d'une nouvelle classe dirigeante, surgissant du sein d'un parti quelconque, ouvrier, socialiste, voire même anarchiste.

Ici, nous approchons des questions de principe et de tactique les plus importantes. Il s'agit de savoir comment nous nous y prendrons le jour de la Révolution, quels seront nos amis, nos ennemis, en quoi nous aurons recours à la force et en quoi nous nous défendrons de l'employer. C'est un point qu'on n'a pas encore assez discuté, car on avait l'optimisme de croire que tout s'arrangerait pour le mieux dès qu'on serait en Révolution et que chacun agissant à sa façon, sans le moindre égard pour les autres, la société se trouverait pourtant un beau jour organisé sur la base de la plus parfaite justice, de la plus complète égalité. C'est une utopie, une dangereuse utopie. La société s'arrangera, mais il faut que les individus y mettent de la bonne volonté. Sans doute, il y aura de grandes vertus, mais aussi des obstacles imprévus. Il ne faut pas s'attendre à une transformation miraculeuse de la nature humaine : cette transformation s'effectuera par la suite, plus ou moins lentement, par l'effet des nouvelles conditions d'existence ; la supposer instantanée, contemporaine à la Révolution, c'est mettre l'effet avant la cause.

Un des plus graves dangers de la Révolution est constitué par la tendance acquise par les hommes à imposer leur volonté, leurs vues, de gré ou de force. La violence, mise d'abord au service d'un but louable, engendre chez les uns l'habitude de commander, chez les autres la disposition à obéir. Lorsque cela arrive, la Révolution est perdue. D'un autre côté, nous ne pourrons pas renoncer à employer la violence au début de la Révolution, car nous aurons à nous défendre et à garantir notre conquête non seulement contre les ennemis avoués, mais surtout contre les ennemis secrets, non seulement contre les restes de la bourgeoisie, mais aussi contre les nonveaux maîtres qui pourraient sortir de nos rangs ou des rangs des partis social-démocrates. Aussi il importe de bien nous orienter, de savoir précisément ceux que nous aurons à combattre et ceux que nous devrons respecter, — du moins en thèse générale. Des excès et des faiblesses sont inévitables ; mais si nous avons des principes pour guides, nous pourrons nous arrêter et nous corriger à temps, avant d'être à notre tour engloutis dans le gouffre où ont péri toutes les révolutions passées.

S. MERLINO.